

## Les filles mouillées

Mélo die Nelson

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nelson, M. (2018). Les filles mouillées. *Moebius*, (158), 103–108.

# LES FILLES MOUILLÉES

Mélodie Nelson

C'est la première fois que je bois un shooter de Jack Daniels et de jus de cornichon. Je trouve ça très spécial.

Quand j'avais 20 ans, je buvais des rhum et coca zéro toute seule dans ma cuisine à l'île des Sœurs. Ma cuisine sentait la cigarette du voisin du dessous. Il fumait toute la journée parce qu'il crevait déjà du cancer. Je l'ai appris quand il est venu me voir pour se plaindre que je faisais trop de bruit avec mes talons. Il m'a dit qu'il mourrait bientôt et j'ai seulement pensé que ce n'était pas de chance de devoir me passer de mes pratiques de twerk en après-midi parce qu'un mec mourait en dessous de moi, dans un bloc appartement mal aéré, dessiné par Mies van der Rohe. À 20 ans je buvais des rhum et coca zéro, des vodka et fresca light, et après je prenais un taxi en espérant que le chauffeur se la ferme ou me raconte une histoire sur René Lévesque. Je rejoignais des copines dans le Vieux-Montréal, elles ne buvaient que de l'eau plate et nous dansions jusqu'à la fermeture de tous les bars ou jusqu'à ce que je pique une crise parce que le DJ refusait de mettre *Only Girl (In the World)* une deuxième et une troisième fois. J'étais déjà la fille de

personne et je voulais croire que j'étais la fille de tout le monde.

Ce soir, avec Brigitte, Estelle et Alice, je goûte enfin aux shooters de Jack Daniels et de jus de cornichon, comme un rite de passage dont j'allais sortir changée. Je ne veux pas devenir yogi, éleveuse de goldendoodles ou la femme d'un comptable qui jouit en pensant à l'argent que nous épargnons chaque fois que j'avale son foutre au lieu de lui demander de tout balancer dans des mouchoirs. J'ai besoin d'être avec ces filles, de me faire croire que mes cheveux sont aussi brillants que les leurs et qu'elles seraient prêtes à me donner un rein dès qu'on aurait terminé les bouteilles d'alcool fort et sauté sur les verres, pour nous rappeler que tout ce qui est heureux est plus fragile que notre hymen et que nous pouvons nous briser à tout moment, les quatre, en même temps, comme ce qui se doit d'être fracassé lors des mariages juifs, à la toute fin, lorsque l'homme fait éclater le verre, pour éloigner les démons mais aussi pour montrer qu'unies, nous risquons de nous blesser, de nous détruire et de devoir nous reformer. Nous ne sommes pas mortes. Nous ne mourrons pas. Nous buvons des shooters et nous pouvons transformer nos cicatrices en tatouages, changer pour une millième fois nos prénoms et acheter une perruque pour revivre ailleurs dans un autre hôtel dans une autre ville.

Brigitte surnomme ça les *whore juices* et elle dit qu'elle en buvait même au petit-déjeuner en Russie. Elle répétait s'être rendue là-bas pour faire une maîtrise sur la révolte dans le cinéma russe. Je savais pourtant qu'elle y était allée parce qu'un client devait signer l'acte de vente de la maison de son arrière-grand-mère et qu'il avait payé Brigitte mille dollars chaque jour qu'elle avait passé avec lui. Je l'imagi-

nais bien trouver à toutes les femmes des airs de Melania Trump ou de prochaine top-modèle. Nous sommes toutes au courant qu'elle avait amené en voyage des condoms plutôt que des cahiers de notes, mais nous la laissons parler de ses études, fantasmer sur les professeurs qui la laissent toujours arriver en retard dans leur bureau, parce qu'elle est Brigitte, dit-elle, et qu'elle sauvera le monde avec toutes les heures de bénévolat qu'elle offre à la SPCA et toutes les pipes qu'elle donne gratuitement aux mecs qui signaient des livres ou qui étaient au générique des émissions qu'elle regardait quand elle avait 10 ans. Nous écoutons ses histoires et nous la jugeons parce que nous ne voulons plus jamais être gratuites et que le comédien qui l'avait laissée attendre un Greyhound à Victoriaville, plutôt que de l'inviter à dormir à son chalet, après l'avoir séduite sur Facebook et baisée sur une moto, nous le trouvons vraiment profiteur. Il avait compté les taches de rousseur dans son dos et elle lui avait léché l'anus, alors qu'il était à quatre pattes, pour rien du tout. La dernière fois que j'ai été gratuite, c'était dans les toilettes du Petit Moulinsart et ça fait sept ans qu'il est fermé.

Nous regardons le film *Ne dis pas à maman que la gardienne mange des pissenlits par la racine*. Chaque fois que l'héroïne de 17 ans s'allume une clope, nous prenons un shooter. Chaque fois que le patron parle de cul ou d'orgasmes de 48 heures, nous prenons un shooter et voulons vomir. Alice trouve que le mec ressemble à son professeur de statistiques. Elle dit aussi qu'elle mange des croustilles de bananes plantain pendant ses cours et nous savons que ce n'est pas vrai parce qu'Alice ne mange que du poulet sans sel sans gras sans antibiotiques et des poires, parce que les poires en novembre lui font penser à une histoire

d'amour. Elle mange les poires et se dit qu'elle retrouvera exactement le goût des fruits d'il y a des années, quand elle avait été très triste d'être laissée par un homme. Cette tristesse était pour elle aussi forte que l'amour qu'elle avait pour lui et elle s'en ennuyait comme moi je m'ennuie quand je nage à la piscine. Je me demande souvent ce que ça ferait de rester au fond.

Quand le patron dans le film propose d'aller voir un opéra à l'assistante de la femme qu'il a fait jouir pendant tout un week-end, Alice dit qu'elle serait prête à prier sainte Rita et sainte Lilith pour retourner écouter *Le Sacre du printemps*. Je joue avec la croix que je porte en médaillon. Estelle se lève et retire ses chaussettes. En se rassoissant sur le canapé bourgogne, elle nous raconte un rituel auquel elle participait quand elle travaillait tout un hiver à Rotterdam.

— Il y avait une escorte musulmane qui travaillait avec nous. Nous étions trois ou quatre avec les mêmes heures dans la même maison. Elle faisait brûler du charbon sur une sorte de pierre blanche. Elle récitait des paroles religieuses autour de nos corps. Elle disait que ça servait à éloigner le mauvais œil. Pour moi, ça voulait dire qu'elle réussissait à monter entre moi et les autres une tranchée symbolique, et que personne, grâce à ses chants, ne réussirait à me contaminer même si je suis juste une pute et même si je suis toute seule et même si tout pourrait me pourrir la vie très facilement.

Brigitte dit qu'il faudrait mettre le film sur pause, parce qu'elle ne veut pas en rater des moments. Nous cherchons la télécommande, mais Estelle s'en moque et continue de nous parler d'auras et de savons.

— La musulmane demandait aussi à toutes les filles de s'acheter des savons. Elle les prenait, un par un, et écrivait dessus avec un petit couteau des phrases en arabe. Elle nous disait que le rituel était plus concluant si nous réussissions à ne pas baiser pendant 24 heures, mais ça nous faisait toutes rire, parce que c'était impossible. Je ne sais plus combien j'ai gagné cet hiver-là, mais j'ai rien fait sauf baiser, aller dans des musées et vouloir aller dans un rave mais jamais le faire. La fille, elle gravait quand même nos savons. Et nous devions aller nous laver tout le corps avec et penser à ce que nous désirions vraiment. Je me disais que j'allais penser très fort à de l'argent, à un appartement et à des électroménagers payés d'un coup, mais sous la douche c'était d'autres désirs qui me venaient, c'était pas des désirs qu'on pouvait acheter.

La tête sur l'épaule d'Estelle, je lui demande ce qu'elle voulait, sous la douche, lavée de tout le foutre du monde entier, et elle ne répond pas. J'aime penser qu'elle ne répond rien parce qu'elle est comme moi. Nous voulons tout, mais jamais nous ne nous le confierons. Ça romprait le charme, parce que nous savons que nous n'aurons jamais tout. Qu'aucune de nous ne sortirait d'un lit pour devenir autre chose que ce qu'elle est déjà, une fille triste au sexe mouillé, une fille triste aux pertes qui sentent le latex, les éponges oubliées bien au fond du vagin et le champagne pour les clichés que nous ne nous forçons pas à réinventer.

Je ne veux plus dormir avec un homme. Je ne veux plus dormir, ou, sinon, je veux avoir les cheveux de mes amies comme couverture contre tous les cauchemars possibles.

— Après il fallait se sécher correctement. Nous passions le brûleur d'encens derrière chacune de nos épaules, au-dessus de notre tête et entre nos jambes. La cendre,

nous devions la jeter nous-mêmes, dans un pot de fleurs déjà utilisé comme cendrier.

Je me souviens de quand je buvais des rhum et coca zéro et des retours chez moi en taxi. Je m'écroulais sans penser à rien, il me semble, sauf peut-être aux appels que je ferais le lendemain pour m'inventer des maladies. Je me réveillais et je regardais à qui j'avais envoyé des photos de moi avec des doigts dans la bouche. Mais ce soir, avec les shooters de Jack Daniels et de jus de cornichon, je sais que je ne sortirai pas dehors, que chacune trouvera une place quelque part, ici, nous quatre au lit ou sur le canapé, je sais que je prendrai trop de papier de toilette et que j'ouvrirai la pharmacie de Brigitte pour voir si je peux lui voler des médicaments. Je ne prendrai pas mes seins en photo et je ne brûlerai pas de pogos.

J'écouterai simplement Alice parler de son client qui n'a pas de pénis et qu'elle encule, et Brigitte dire qu'elle n'a jamais eu personne avec qui aller se faire piquer au Botox.

— Cindy Crawford a déjà dit qu'il fallait commencer à genre 23 ans. C'est trop tard pour moi. J'ai déjà l'air plus vieille que toutes les madames de Sherbrooke qui passent à *Un souper presque parfait*.

Peut-être que j'aurai vraiment leurs cheveux à tresser comme couverture et que nous ne briserons rien, ni verres ni promesses de toujours nous faire passer, filles mouillées, avant n'importe quel autre rêve et queue.